

invectiver les religieux et l'on ne pouvait s'en rendre maître; quand on lui donnait la croix à baiser il devenait furieux de sorte qu'il paraissait moins un homme qu'un démon et qu'on fut obligé de le bâillonner.

« On continua les procès des premiers treize, hommes et femmes, qui furent remis au bras séculier; puis on commença ceux des soixante-trois effigies, et quand tout fut fini, il était environ deux ou trois heures de l'après-midi; on les emmena en procession à l'audience ordinaire du corrégidor lequel se tenait assis sous un baldaquin, placé sur une plate-forme élevée, adossée contre les piliers de la ville » — de la grande place — « et entourée d'une barrière. Après une relation succincte des procès, il condamna aux flammes les effigies et les personnes vivantes, et Thomas Tremiño à être brûlé vivant à cause de sa rébellion, etc. Ces sentences étant notifiées, on conduisit les condamnés au grand alguazil de la ville qui était l'exécuteur... Les religieux les plus vénérables et les plus doctes accompagnaient les condamnés et les exhortaient en pleurant à se repentir et à mourir réconciliés avec Dieu; c'est surtout auprès de Tremiño que leur zèle s'exerçait avec le plus de ferveur. Arrivés au brasier » — sorte de four construit exprès — « élevé par le tribunal à cet effet sur le lieu de l'exécution, environné au sud, au couchant et à l'orient d'échafaudages en bois, loués très cher, pour voir l'exécution de ces misérables, les condamnés furent conduits à l'échafaud, puis étranglés par le *garrote*, après avoir vu brûler les effigies qui, étant de roseaux, furent vite consumées. Une fois morts, les suppliciés furent aussi placés sur le brasier et prirent bientôt feu, grâce aux vieux vêtements qu'ils portaient, à leur *san-benito* » — sorte de scapulaire, dont on habillait les pénitenciés de l'inquisition — « et à leur cuirasse de carton.

« Tandis que l'exécution se continuait, on avait attaché Tremiño à un poteau, dans l'espérance que la crainte du feu et la vue des cadavres embrasés des suppliciés l'induiraient à se convertir; mais il n'en devenait que plus furieux, de

sorte que les religieux l'abandonnèrent; alors les Indiens et les enfants mirent le feu à ses habits, lui donnèrent tant de coups de bâton, lui jetèrent tant de pierres, les soldats lui tirèrent tant de coups d'arquebuse et Tremiño faisait tant de résistance qu'il mourut brûlé vif, ayant ainsi un avant-goût du supplice qui l'attendait... Le corrégidor laissa une garde au brasier et des personnes chargées de rejeter dans le feu les ossements afin qu'ils se consumassent; le feu dura toute la nuit et jusqu'à midi-du lundi, où le corrégidor arriva avec des gens qui mirent les cendres dans des tombereaux et les jetèrent ensuite dans un canal qui passe derrière le couvent de San Diego. »

Les autres pénitenciés furent condamnés à l'exil, au fouet ou à la prison. C'est à cette époque que l'inquisition déploya sa plus grande activité dans la Nouvelle-Espagne, et les scènes barbares que je viens de détailler se renouvelèrent plusieurs fois. Malgré l'esprit du temps qui trouvait ces supplices fort naturels, plusieurs vice-rois paralysèrent les rigueurs du tribunal de l'inquisition, devenu odieux longtemps avant sa suppression.

Quoique l'évêque gouverneur fût un homme intègre, son secrétaire D. Juan de Salazar, marié avec la nièce du prélat, doña Pedronilla de Rueda, abusa de sa position et de l'infirmité de son oncle par alliance. L'évêque étant mort le 22 avril 1649, et son corps étant encore exposé dans l'église de Saint-Augustin pour les funérailles, l'Audience fit mettre le séquestre sur tous les biens du défunt pour prélever dessus une somme de plus de deux millions de francs, détournée par Salazar de différentes manières et de laquelle il s'était approprié. L'Audience gouverna quinze mois et son président fit continuer les travaux de dessèchement interrompus par ordre du gouverneur. Pendant ce laps de temps, rien de remarquable ne se passa dans le Mexique à part l'inauguration de la cathédrale de Puebla, et des querelles très vives entre l'évêque de cette ville, D. Juan de Palafox, et les jésuites, à propos d'abus de pouvoir de part et d'autre.

D. Luis Enriquez de Guzman, comte d'Albe, de Lista et marquis de Villafior, vingt et unième vice-roi de la Nouvelle-Espagne, prêta serment le 28 juin 1650, mais ne fit son entrée solennelle que le 3 juillet. Il gouverna jusqu'au mois d'août 1653, époque de sa nomination à la vice-royauté du Pérou. Depuis l'année 1629, un décret royal limitait à trois ans la durée du gouvernement de chaque vice-roi, mais ce décret fut rarement mis en vigueur; la mort, la longueur des voyages, la multitude des corsaires qui interceptaient fréquemment les communications, pillaient, prenaient ou coulaient les navires qui venaient du Mexique donnaient à cette mesure une certaine difficulté d'exécution. La tranquillité dont jouissait alors le Mexique rendait l'histoire de la domination espagnole dans ce pays assez insignifiante au point de vue de l'intérêt. Les travaux du dessèchement de la vallée, quelques séditions d'Indiens dans les provinces éloignées, des conflits de pouvoir entre le clergé et les autorités civiles, entre le vice-roi et les autorités ecclésiastiques ou politiques, des luttes d'influence pour obtenir les fonctions supérieures dans différents ordres religieux ou pour conserver des privilèges, le départ et l'arrivée des flottes, tels étaient les événements ordinaires qui occupaient l'attention publique. Rien autre ne signala l'administration du comte d'Albe qui passa au Pérou après les trois années réglementaires indiquées plus haut.

Son successeur, D. Francisco de la Cueva, duc d'Albuquerque, grand d'Espagne, vint à Mexico le 15 août 1653 et n'en sortit qu'au mois de septembre 1660 pour aller gouverner la Sicile. Les Anglais, commandés par l'amiral Penn, s'emparèrent de la Jamaïque en 1655, après avoir été repoussés de Saint-Domingue. Le duc, à cette nouvelle, s'empressa de lever des troupes pour chasser les Anglais; mais cette expédition fut très malheureuse et presque tous les soldats qui la composaient y trouvèrent la mort. Les registres civils nous apprennent que les chemins étaient infestés de voleurs, que le duc en fit pendre un grand nombre et

qu'en 1659 il y eut treize sodomites brûlés à Mexico sur la place de San Lazaro. Le vice-roi hâta les travaux de la cathédrale et quoiqu'elle ne fût pas complètement achevée, il en fit l'inauguration solennelle le 30 janvier 1656. Il faillit être assassiné le 12 mars 1660 par un soldat du nom de Manuel de Ledesma qui le frappa sur l'épaule d'un coup de poignard tandis qu'il priait dans la chapelle de la Soledad. Aimant la représentation et les grandes fêtes, le duc fit célébrer la naissance des infants de Philippe IV par des mascarades et toutes sortes de réjouissances publiques. C'est en 1660 que se fonda dans le Nouveau-Mexique la ville d'Albuquerque.

D. Juan de Leiva y de la Cerda, marquis de Leiva y de Labrada, comte de Baños, vingt-troisième vice-roi, fut assez mal reçu dès son entrée officielle, qui eut lieu le 16 septembre 1660, probablement à cause de son peu de sympathie pour les Mexicains. Son fils aîné, D. Pedro, ayant à Chapultepec mal parlé des Mexicains, le comte de Santiago lui répondit vertement. Une querelle s'ensuivit; D. Pedro tira l'épée, tua un serviteur du comte qui voulait défendre son maître et provoqua celui-ci en duel, après la conclusion du gouvernement de son père. Ce moment venu, monseigneur Escobar qui remplaça le comte de Baños consigna les deux adversaires chez eux, leur imposa mille ducats d'or s'ils sortaient sans son ordre et empêcha de la sorte le duel d'avoir lieu.

Plusieurs décrets arbitraires ou puérils, publiés par ordre du vice-roi, augmentèrent la mauvaise humeur des Mexicains contre le comte de Baños. Les archives de la cathédrale nous disent qu'en 1662 il modifia le trajet de la procession de la Fête-Dieu et voulut la faire passer devant le palais afin que la comtesse pût la voir du haut de son balcon. Les chanoines se révoltèrent contre ces prétentions, les plaintes de part et d'autre furent vives et l'on renvoya la cause à Madrid pour une solution. Le comte fut blâmé et condamné à payer une amende de douze mille ducats. A cette époque il y eut une sédition à Tehuantepec, occasionnée par

des ordonnances de D. Alonso Cuevas y Davalos, évêque de Oajaca, né à Mexico, dont il fut ensuite un des archevêques les plus exemplaires. Le 24 juin 1664, le volcan du Popocatepelt vomit une grande quantité de fumée, ce qui ne s'était pas vu depuis 1530. Le comte de Baños, dégoûté des ennuis qu'il avait éprouvés au Mexique, revint en Espagne et se fit carmélite à Madrid, à la mort de sa femme.

D. Diego Osorio de Escobar y Llamas, évêque de Puebla, reçut par accident le pli qui le nommait à la vice-royauté; le comte de Baños qui ne l'aimait pas, avait jusqu'alors intercepté toutes les lettres qui lui donnaient avis de sa prochaine nomination. Monseigneur Osorio prit possession du pouvoir le 29 juin 1664 et gouverna seulement jusqu'au 15 octobre de la même année. Il ne fit autre chose que de rétablir dans leurs emplois ceux qui en avaient été privés par son prédécesseur et de faire payer les amendes auxquelles plusieurs employés avaient été condamnés.

En voyant si fréquemment la vice-royauté occupée par des prélats, on devine l'influence qu'exerçait alors le clergé dans toutes les dominations espagnoles et dans les conseils du roi. La prépondérance des principes religieux dans les seizième et dix-septième siècles, fit édifier dans tout le Mexique une immense quantité de couvents et d'églises. Grâce à leur nombre vraiment prodigieux, la Nouvelle-Espagne ressemblait plutôt à un État monastique qu'à une colonie destinée à produire de gros revenus à la couronne. Ces couvents, presque tous construits avec les deniers des familles riches, étaient pour la plupart excessivement vastes; ils avaient de beaux jardins, de grandes possessions et pouvaient contenir beaucoup de monde; celui de S. Francisco à Mexico contenait, m'a-t-on dit, plus de trois cents cellules ou chambres. Le zèle religieux, la charité individuelle, le désir de gagner le ciel au moyen de bonnes œuvres contribuèrent à multiplier ces institutions, ainsi que les hôpitaux, les maisons de bienfaisance, les écoles publiques et les collèges pour les créoles comme pour les Indiens; mais si les soins donnés

aux malheureux, si les refuges créés pour abriter les misères humaines, les esprits contemplatifs, les maltraités par le sort, les disgraciés de la fortune, en un mot, toutes les personnes qui s'enferment dans les couvents par un motif quelconque, laissaient peu à désirer par leur nombre, il n'en était pas de même de l'instruction qui fut toujours pitoyable et donnée avec parcimonie. La mère patrie ne s'occupait que de l'intérêt religieux de ses sujets et des mines d'or et d'argent de ses colonies; elle négligeait, elle étouffait même le développement de l'intelligence, des connaissances utiles, du commerce et de l'industrie de ses possessions transocéaniques. Des réformes heureuses se firent en ces matières au dix-huitième siècle, principalement par l'initiative de Charles III et même de Charles IV, mais elles furent insuffisantes, le Mexique resta toujours un pays qu'on appellerait aujourd'hui exceptionnellement clérical dans ses goûts, ses tendances et ses habitudes.

Monseigneur Osorio de Escobar renonça volontairement à la vice-royauté après une administration de quelques mois, il refusa le siège archiépiscopal de Mexico qu'on lui offrait, et céda le pouvoir à D. Sebastien de Toledo, marquis de Mancera, le 15 octobre 1664. Sous le gouvernement de ce vice-roi, il y eut une nouvelle dédicace de la cathédrale qui coûtait déjà au trésor royal 8,760,000 francs. Un service funèbre y fut célébré en l'honneur de Philippe IV, mort à Madrid le 17 septembre 1665. On vit également un auto-da-fé, dans lequel se trouvait parmi les pénitenciers D. Diego de Peñalosa, gouverneur du Nouveau-Mexique « coupable d'abus de langage contre les inquisiteurs »; on ne dit pas quelle fut sa peine. En février 1670, le marquis de Mancera descendit à Vera-Cruz pour visiter la forteresse de S. Juan d'Ulúa, menacée par les Anglais. Les archives de la Havane nous apprennent que sur la flotte qui partit de Vera-Cruz pour l'Espagne à la fin de 1672, et passa à la Havane le 22 janvier de l'année suivante, il se trouvait enregistrés, pour le roi, 8,905,140 francs, une caisse de perles et une d'éme-

raudes, et pour des particuliers, 83,606,615 francs. Le marquis de Mancera revint à Madrid en 1673, après avoir vu proroger deux fois le temps ordinaire de l'administration vice-royale.

Son successeur D. Pedro Nuño Colon de Portugal, duc de Veragnas, marquis de la Jamaïque, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'or, ne gouverna que du 8 au 13 décembre 1673; il mourut laissant le pouvoir entre les mains de l'archevêque de Mexico, D. Payo Enriquez de Rivera, religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Ce prelat, nommé provisoirement par le défunt, était fils du duc d'Alcala, gouverneur de l'Andalousie; il avait été successivement évêque de Guatemala et du Michoacan avant de passer à l'archevêché de Mexico. Il fit battre des pièces d'or en 1675 dans la capitale; jusqu'à cette époque on n'avait encore battu que de la monnaie d'argent. Il fit construire en pierre la chaussée qui conduisait au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, et l'aqueduc qui devait y amener de l'eau; il s'occupa d'améliorer pareillement les autres entrées de la ville. En 1678, sous son administration, les pirates ravagèrent Campêche, les Indiens du Nouveau-Mexique établis dans des missions se révoltèrent et mirent à mort vingt et un missionnaires franciscains.

Monseigneur Payo se démit de ses doubles fonctions d'archevêque et de vice-roi; Charles II, après avoir refusé sa démission, dut l'accepter sur de nouvelles instances et l'appela à la présidence du conseil des Indes tout en le nommant à l'évêché de Cuença. Avant de quitter le Mexique, ce prelat partagea le peu d'argent qu'il avait entre les établissements de charité du pays et donna sa bibliothèque au couvent de Saint-Philippe Neri. Il partit de la capitale le 30 juin 1681, accompagné de son successeur, de l'Audience, des autorités municipales et des bénédictions du peuple qui le regrettait sincèrement. Arrivé en Espagne, il écrivit au roi pour le remercier des nouveaux honneurs que Sa Majesté venait de lui conférer et se retira dans un monastère des augusti-

niens déchaussés de l'évêché d'Avila, où il mourut le 8 avril 1684.

D. Thomas Antonio de la Cerda y Aragon, comte de Paredès, marquis de la Laguna, prit possession de la vice-royauté le 30 novembre 1680. Pour assurer la tranquillité du Nouveau-Mexique il envoya des troupes et une colonie de trente familles d'Espagnols et de mulâtres qui s'établirent dans les environs de Santa-Fè, la capitale. La nouvelle de la prise de Vera-Cruz par le fameux pirate Lorencillo et ses compagnons, qui s'étaient en même temps emparés, le 17 mars 1683, de grosses sommes d'argent, prêtes à partir pour la mère patrie, décida le comte de Paredès à faire prendre les armes à tous les habitants de cette province, âgés de quinze à soixante ans. Il nomma les auditeurs Delgado et Solis chefs de l'armée qui devait aller à Vera-Cruz; mais cette expédition devint inutile, les pirates s'étant retirés après avoir saccagé la ville; ils passèrent triomphants devant une flotte espagnole attendue et qui ne se doutait de rien. Le comte se rendit ensuite à Vera-Cruz et condamna à mort le gouverneur de cette place pour indifférence dans son service en cette occasion; celui-ci, en ayant appelé de ce jugement à celui du roi, fut envoyé en Espagne sur la flotte qui venait d'arriver.

De retour à Mexico, le vice-roi apprit que de nouvelles déprédations avaient été commises sur les côtes des deux mers par des corsaires; ces déprédations se renouvelèrent fréquemment, mais le comte ne pouvait les empêcher n'ayant pas de flottille ni de gardes-côtes. Il envoya une expédition en Californie, aussi dispendieuse que les précédentes, et sans en tirer plus de profit. Enfin, après six années d'ennuis et de déboires, il revint à Madrid, fut nommé grand d'Espagne, grand majordome de la reine et son fils reçut le titre de duc de Guastala.

Son successeur D. Melchior Portocarrero Laso de la Vega, comte de Monclova, gouverna depuis le 30 novembre 1686 jusqu'au même mois de l'année 1688, où il abandonna le

pouvoir pour aller au Pérou. On l'appelait : « Bras d'argent », parce que ayant perdu le bras droit dans une bataille, il s'en était fait mettre un autre en argent. Il fit faire à ses frais un aqueduc pour conduire l'eau de Chapultepec à Salto del Agua dans Mexico. Les corsaires qui infestaient les côtes le mirent dans de continuelles alarmes ; quelques-uns s'étaient installés et retranchés sur les bords du golfe, parmi ceux-ci se trouvaient des Français tranquillement établis dans la baie de Saint-Bernard au Texas ; le comte de Monclova se disposait à marcher lui-même contre eux, lorsqu'il apprit que cet établissement venait d'être détruit par les Indiens. Il fonda la ville de Monclova dans le Cohahuila, et fit continuer les travaux de dessèchement interrompus pendant treize ans. Il ne quitta Mexico que le 13 avril 1689, quoique il eût remis, dès le 11 novembre de l'année précédente, le gouvernement entre les mains de D. Gaspar de Sandoval Silva y Mendoza, comte de Galve.

Ce nouveau vice-roi, un des hommes les plus remarquables de son temps, envoya à la baie de Saint-Bernard au Texas une colonie pour empêcher le retour des Français, mais elle fut bientôt abandonnée. En 1689, les Tepehuanes et les Tarahumânes se soulevèrent, mirent à mort leurs missionnaires et ne rentrèrent dans l'ordre et le devoir qu'à la voix inspirée du père jésuite Jean Marie Salvatierra de Milan. L'année suivante le comte expédia des troupes au gouverneur de Saint-Domingue pour chasser les Français, qui furent mis en déroute à Guarico. Le 30 janvier 1690, arriva à Mexico D. Fernando Valenzuelo, favori de Marie-Anne d'Autriche, régente d'Espagne pendant la minorité de Charles II, et depuis très persécuté ; quoique exilé, le roi avait donné l'ordre de le bien traiter. Le dernier jour de cette année, il reçut dans la poitrine un coup de pied de cheval et mourut cinq jours après, avant d'avoir signé le testament par lequel il nommait le comte de Galve son exécuteur testamentaire. Ses funérailles furent celles d'un prince et firent événement à Mexico.

Le 23 août 1691, à neuf heures du matin, la capitale fut plongée dans une obscurité profonde « par une éclipse de soleil qui permit de voir les étoiles pendant un grand quart d'heure et d'entendre chanter les coqs », disent les archives de l'époque. Le peuple attribua à cette éclipse la maladie des grains qui causa presque une famine l'année suivante. Le 8 juin 1692, il y eut à Mexico une émeute pendant laquelle le peuple brûla le palais et la municipalité. Durant l'incendie, le savant historien D. Carlos de Sigüenza, au risque de sa vie, réussit à sauver les archives municipales. D. Juan de Velasco, comte de Santiago, à la tête des troupes et de la garde nationale dispersa les insurgés. Des mesures de sûreté furent aussitôt prises parmi lesquelles on cite, après la punition des coupables, la prohibition de la vente et de l'usage du *pulque*, boisson nationale avec laquelle les Mexicains s'enivraient. Le gouverneur de Tlaxcala vint avec beaucoup d'Indiens au secours du vice-roi, mais il dut repartir en toute hâte pour calmer une nouvelle émeute qui éclata dans cette ville et plusieurs autres des environs. Il est fâcheux que les causes de ces petites révolutions locales ne soient pas connues ; il est à supposer que des lois coloniales, les mauvais traitements infligés aux Indiens et les rivalités de race entre les Espagnols et les créoles n'y étaient pas étrangers.

Les autres événements consignés dans les registres municipaux, sous l'administration du comte de Galve, se limitent à de nombreux tremblements de terre ; la conquête totale et pacifique du Nouveau-Mexique, la pose de la première pierre de l'église actuelle de Notre-Dame de Guadalupe et du grand séminaire, et la mort de la célèbre poëtesse mexicaine, sœur Jeanne Inez de la Croix, religieuse de Saint-Jérôme, et dont les compositions poétiques sont très nombreuses. Le 21 janvier 1696, le comte remit ses pouvoirs à l'évêque de Puebla, D. Manuel Fernandez de Santa-Cruz, mais celui-ci ayant refusé la vice-royauté, l'Audience ouvrit alors le second pli de réserve, dans lequel se trou-

vait la nomination de l'évêque du Michoacan, D. Juan de Ortega Montañes. Sous le gouvernement de ce prélat qui dura seulement du 27 février au 18 décembre 1696, on ne signale autre chose que l'établissement en Californie de missions présidées par les pères jésuites Salvatierra et Kino, et une émeute d'étudiants qui voulaient brûler un petit échafaud sur lequel on exposait les malfaiteurs.

D. José Sarmiento Valladares, comte de Montezuma et de Tula, trente-troisième vice-roi, avait épousé doña Maria Andrea Montezuma Jofre de Loaisa, troisième comtesse de Montezuma, et quatrième petite-fille du second empereur de ce nom par D. Pedro Johualicahuatzin Moctezuma. En faisant son entrée solennelle à Mexico le 2 février 1697, son cheval s'abattit et le démonta, ce qui fut considéré de mauvais augure. Un mois après cet accident une disette de grains causa une nouvelle sédition; le peuple se rendit sous le balcon du vice-roi pour lui demander du pain et ne se retira que sur la promesse qu'on lui fit de prendre immédiatement des mesures pour approvisionner la ville. L'usage et la vente du *pulque* furent permis de nouveau par un décret royal. Les travaux de reconstruction du palais incendié en 1692 étant à peu près terminés, le comte de Montezuma vint s'y installer au mois de mars. Le 16 juillet, sa fille doña Fausta Dominga mourut de la petite vérole; son autre fille doña Melchora mourut également en 1717, de sorte que le comte, restant sans postérité, son titre et la pension de deux cent mille francs qui y était attachée passèrent, par la seconde ligne féminine, aux marquis de Tenebron, dont le majorat était dans la Castille et appartenait au cardinal D. Francisco Ximenès de Cisneros.

Le 20 octobre 1697 vit une nouvelle éruption du Popocatepetl. Deux ans plus tard il y eut un auto-da-fé; parmi les dix-sept pénitenciers qui figuraient au jugement, l'un d'eux, du nom d'Albert Moïse Gomez, fut brûlé comme étant israélite. Le 22 août s'éteignit à l'hôpital de l'*Amor de Dios* le chapelain de cet hôpital D. Carlos de Sigüenza y Gongora,

né à Mexico et l'un des plus érudits historiens et littérateurs qu'eut le Mexique.

En passant un soir de fête par la rue S. Francisco, le vice-roi rencontra la voiture du comte de Santiago qui s'arrêta pour laisser passer les équipages de Montezuma, selon les règlements de la municipalité; mais ayant donné l'ordre à son cocher de continuer son chemin avant l'arrivée des pages, ceux-ci se prirent de querelle avec le comte et les hommes de sa suite. On dégaina et l'un des combattants fut grièvement blessé. Le vice-roi, averti de ce qui passait, revint sur ses pas et commanda au comte de s'en aller chez lui par une autre rue; puis il le fit arrêter et conduire à San Agustin de las Cuevas. Le jour suivant l'archevêque alla trouver le vice-roi pour empêcher que cet incident ne prit de graves proportions; mais la vice-reine, impérieuse et altière, ne voulut pas entendre raison; l'archevêque s'en retourna sans avoir rien obtenu, et le comte fut condamné à l'exil à Campèche pour dix ans. Cette sentence ne s'exécuta pourtant pas.

Le 7 mars 1701, à neuf heures du soir, arriva dans la capitale la nouvelle de la mort de Charles II, dernier roi de la dynastie autrichienne en Espagne, décédé le 1<sup>er</sup> novembre de l'année précédente à Madrid. Son successeur, Philippe V, croyant le comte de Montezuma plus dévoué à la maison d'Autriche qu'à la sienne, le rappela en Espagne par un navire français qui portait des munitions de guerre à Vera-Cruz. Le nouveau souverain s'empressait d'approvisionner cette ville, craignant qu'elle ne fût attaquée pendant la guerre qui menaçait l'Europe pour la succession au trône d'Espagne.

D. Juan de Ortega Montañes fut appelé une seconde fois à la vice-royauté du Mexique et gouverna depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1701 jusqu'au 27 du même mois de l'année suivante. Il avait été nommé archevêque de Mexico le 22 mai et reçut tout à la fois le pallium et sa nomination de vice-roi. Ce prélat s'occupa beaucoup de corriger les vices de ses subordonnés, celui de l'oisiveté surtout le mettait en fureur. Un jour,

le 2 mai 1702, il alla visiter la prison, et, passant par la salle des audiences, il la trouva remplie de gens oisifs qui s'amusaient à entendre les plaidoiries des avocats; la mauvaise humeur le prit, il fit aussitôt fermer les portes de la salle et mettre en prison tous ceux qui n'étaient pas intéressés dans les procès en voie de jugement : — « Puisqu'ils n'ont rien à faire, dit-il pour justifier cette mesure, et qu'ils s'amusent à écouter plaider, je les occuperai dans la prison. »

Sous son administration, une flotte, portant quatre-vingt-cinq millions de francs, partit de Vera-Cruz accompagnée d'une escadre française, commandée par le comte de Château-Renaud, et parvint à tromper la vigilance d'une escadre anglaise qui la guettait; mais, n'ayant pu pénétrer dans le port de Cadix, bloqué par les flottes anglaise et hollandaise, elle entra à Vigo, dans la Gallicie, où elle fut attaquée, étant à l'ancre, par les escadres ennemies; quelques navires espagnols furent pris et les autres coulés bas. Plus tard on voulut repêcher l'argent perdu dans un de ces navires coulés, mais sans succès.

Au mois d'octobre, D. Francisco Fernandez de la Cueva Enriquez, duc d'Albuquerque, nouveau vice-roi, vint à Vera-Cruz sur l'escadre française commandée par l'amiral Ducas. D'après le traité de Madrid, en 1700, il fut établi dans ce port le comptoir français des nègres pour fournir des esclaves à un prix déterminé aux Antilles et à tout le continent américain.

Le duc d'Albuquerque fit son entrée dans la capitale le 8 décembre 1702; ce fut la plus somptueuse dont parlent les archives de la ville; il gouverna jusqu'au mois de janvier 1711. Jamais la vice-royauté n'atteignit un si haut degré de splendeur que sous ce duc. Il aimait le luxe avec frénésie, et lorsqu'il reçut l'ordre de la Toison d'or en 1708, il donna des fêtes magnifiques qui lui coûtèrent des sommes colossales. Il habilla les soldats et les officiers du palais à la française; l'introduction des chapeaux à trois cornes

parmi ses gardes attira vivement l'attention des Mexicains qui commencèrent dès lors, ainsi que leurs femmes, à suivre les modes françaises. Un incident assez curieux arriva sous ce vice-roi.

D. Jaime Cruzat, ancien gouverneur des îles Philippines, résidait alors à Mexico; il avait une fille remarquablement belle, appelée doña Ignacia Maria, qui devint très riche à la mort de son père. Parmi les fils des plus grandes familles qui se disputaient sa main, on citait le comte de Santiago, D. Domingo Sanchez de Tagle et quelques autres jeunes gens. Tagle obtint la préférence et se maria le 14 juin 1703 au couvent de S. Lorenzo, où l'archevêque avait fait mettre la fiancée pour la soustraire à des gens armés qui voulaient l'enlever. Cette même nuit, le duc d'Albuquerque fit prendre le marié et l'envoya à Vera-Cruz pour l'exiler ensuite à Pensacola, le condamnant en outre à une amende de cent mille francs. Il exila pareillement à Acapulco le père du marié, D. Pedro Sanchez de Tagle, avec une amende semblable, et son second fils, D. Luis eut également à payer cinquante mille francs d'amende. La duchesse qui favorisait les Tagle, probablement parce que le duc aimait en secret doña Ignacia Maria et qu'elle désirait la marier au plus tôt, se sépara de son mari, dont la conduite en cette circonstance la blessait profondément; ce ne fut qu'après plusieurs jours de négociations qu'elle consentit à revenir auprès de lui sur les instances de l'archevêque. Ces mesures arbitraires et violentes furent adoucies plus tard; mais le vice-roi n'en poursuivit pas moins cette affaire avec aigreur; il consigna les deux frères de la mariée dans leur maison avec une amende de cinquante mille francs pour chaque fois qu'ils en sortiraient. Ce drame se compliqua par l'apparition d'une femme qui prétendait avoir été épousée par le mari de doña Ignacia, et se termina peu de temps après par la mort de doña Ignacia elle-même qui mourut d'une fièvre maligne dans le couvent où elle s'était réfugiée. Elle laissa toute sa fortune à son aïeule et à sa sœur aînée, sauf les sommes nécessaires

pour payer les procès, les amendes et les pertes que D. Domingo Tagle son mari avait éprouvés à cause d'elle.

Les besoins d'argent pour couvrir les frais de guerre décidèrent Philippe V à faire payer au clergé mexicain le dixième de ses revenus. Le clergé de Mexico et celui de plusieurs autres villes refusèrent de se soumettre à cette dime; l'archevêque Ortega Montañes dut faire employer la force pour obliger son clergé à exécuter les ordres du roi. Les ecclésiastiques du Michoacan et ceux de Durango, dans l'intention d'éviter les déplorables discussions sur les droits du souverain en cette matière, et ne voulant pas se mettre en rébellion, lui firent des dons volontaires équivalant à cette dime.

Les flottes de la Chine et de l'Asie n'étant point venues au Mexique depuis deux ans à cause de la guerre, les objets de provenance étrangère furent élevés à un taux tellement extraordinaire, que le vice-roi le fit régler et condamner à des peines très sévères ceux qui ne se conformaient pas à ce règlement. Parmi les autres événements consignés dans les archives sous cette administration, on remarque la confirmation de la fille du vice-roi qui se fit avec une solennité sans égale; « on lui donna cinquante-trois noms de saints » disent les registres. — La pauvre enfant les a-t-elle jamais appris tous par cœur? — Il y eut également la dédicace du sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe qui se fit en grande pompe.

Avec D. Fernando de Alencastre Noroña y Silva, duc de Linares, marquis de Valdefuentès, commence la série des grandshommes qui gouvernèrent la Nouvelle-Espagne sous la maison de Bourbon jusqu'à Charles III. Cette série se compose de sujets vraiment remarquables par leur intelligence, leur probité, leur amour du bien public et leurs capacités hors ligne. Le Mexique fit des progrès immenses, sous leur administration, dans la voie des sages réformes et du bien-être général; il vit abolir, par l'initiative de Charles III, le système des *encomiendas* qui fut remplacé par celui de *intendencias*. Douze

intendances furent créées dans la Nouvelle-Espagne pour donner aux Indiens de ces différentes provinces des protecteurs et des juges indépendants des autorités locales, et plus à portée de leur rendre justice que les audiences et les vice-rois. Les intendants étaient généralement très bien choisis; hommes intègres, aimant la justice, ils surveillaient avec attention les intérêts des Indiens dont ils étaient pour ainsi dire les tuteurs et les grands justiciers.

Le duc de Linarès gouverna le Mexique depuis le 15 janvier 1711, jusqu'au 15 août 1716; il institua le tribunal de la *Acordada* destiné à poursuivre et punir les voleurs d'une manière exceptionnelle. Dans l'instruction qu'il laissa à son successeur, il dit à propos de ce tribunal: « Le sonneur de la cathédrale et le sacristain de Notre-Dame des Remèdes furent deux des plus fameux voleurs que j'aie découvert. » Cette instruction donne une haute idée de l'intelligence de ce vice-roi; écrite avec finesse et précision, elle peint le caractère des principaux personnages de l'Église et de l'État, au Mexique; elle révèle les défauts et les qualités des uns et des autres, et toutes les ruses dont ils se servaient pour amener le gouvernement à suivre leurs vues, leurs plans et faire leurs volontés.

Le tribunal de l'*Acordada* fut établi à Mexico en 1710; la prison, construite pour les accusés que ce tribunal devait juger et qui a pris également son nom, était à côté de l'édifice actuel; détériorée par le temps et trop petite pour le nombre des détenus, on en bâtit une autre qui fut étreinée le 14 février 1781. Une statistique de ce tribunal nous montre que depuis le jour de sa fondation jusqu'à la fin de 1810, il condamna 62,900 accusés, dont 888 à mort, 1,729 au fouet, 777 à l'exil, 19,440 aux présidios, 68 à l'inquisition et les autres à différentes peines; 1,280 moururent en prison, et 35,058 furent renvoyés comme non coupables, « corrigés et purgés. » Le duc de Linarès, d'après cette statistique, ne serait pas le fondateur de ce tribunal qui avait une maréchassée particulière, mais plutôt son organisateur officiel,